

L'année de l'ébranlement

Eza Paventi

Number 81, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25358ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paventi, E. (1996). L'année de l'ébranlement. *Jeu*, (81), 64–67.

Le Grand
Théâtre Émotif
du Québec

L'année de l'ébranlement

L'évocation de l'année 1996 suscite encore beaucoup d'émotions pour les comédiens Gabriel Sabourin, Louis Champagne et Stéphane Crête. Les cofondateurs du Grand Théâtre Émotif du Québec se sont donné, l'an dernier, le défi « d'ébranler » le théâtre québécois en se lançant à la quête de l'émotion ultime. Désignée comme étant « l'année de l'ébranlement », leur recherche sur l'émotion les a entraînés dans une course folle aux spectacles. Leur intention de départ ? Monter, produire et jouer un spectacle différent chaque mois, pendant une année complète.

« On se disait que ça se pouvait, on avait une espèce de... révolte face aux spectacles bien institutionnalisés où il faut un minimum de deux cents heures pour répéter et monter un spectacle. » Louis Champagne se targue d'avoir réussi à travailler dans l'urgence de créer tout au long de l'année. Aucun spectacle n'a pris naissance plus d'un mois à l'avance. Les trois premiers jours du mois étaient réservés aux représentations. Les créateurs du GTEQ conviaient ensuite les spectateurs à une quatrième rencontre dans le but d'effectuer un retour critique sur les dernières soirées. Une discussion était alors entamée avec les spectateurs afin de dégager de nouvelles pistes pour le spectacle suivant.

Un thème particulier était abordé chaque mois, thème qui devait s'orienter vers la recherche de l'émotion. Au fil des événements, c'est l'actualité qui a le plus influencé le travail des trois comédiens. D'un fait divers à la mort de Robert Gravel, en passant par l'influence de la saison, tout était susceptible de marquer l'une des douzes représentations.

La pièce *Avril ou les Plaisirs de Gabriel*, par exemple, traitait de l'éveil des sens à un moment de l'année pour le moins opportun. En poussant la porte de l'Espace Libre, nous étions accueillis d'emblée par une odeur d'encens et la lumière feutrée des bougies. Cloîtrés dans leur silence, des moines nous conduisaient jusqu'à la salle de spectacle. Sur la scène, Gabriel nous entraînait avec lui dans un monastère où il essayait par tous les moyens de contrôler son désir de se masturber. Ce qui donnait lieu à une confrontation entre les plaisirs du corps et de l'esprit, dans un jeu corporel emphatique.

Au mois de septembre naissait *Exécution*, dans le tumulte et la tristesse suscités par le décès de Robert Gravel. Comédiens, improvisateurs, amis de longue date, ils étaient plus de soixante-cinq membres de la cour à venir honorer le trône vide du roi

É den	janvier
B arbarie	février
R oien	mars
A vril	avril
N udite	mai
L ochete	juin
É lle	juillet
M inute	août
É xécution	septembre
N ombriel	octobre
T rouble	novembre
(S) iducie	décembre

Stéphane Crête, Gabriel Sabourin et Louis Champagne au bilan de *Nudité*. Photo : Éric Chabot.



« En juin, le GTEQ sortait son public dans les rues de Montréal. Les disciples, après avoir assisté à une conférence de la FLQ (Fédération des Lâches du Québec), étaient invités à affirmer leur lâcheté en brandissant des pancartes et en scandant des slogans. Quelques heures après les douze coups de minuit, les manifestants se retrouvaient dans un terrain vague de la rue Fullum afin de chanter *la Chanson des lâches* en se tenant par la main. » (Eza Paventi).
Photo : Éric Chabot.

En fait, l'esprit dans lequel *Exécution* a été créée est celui qui a guidé les créateurs du GTEQ tout au long de l'année. « La fatigue, l'abandon, le désir, l'alcool, le plaisir, c'était notre pierre d'assise », avoue Gabriel Sabourin. Présentés dans les locaux de l'Espace Libre, à minuit, les spectacles attiraient un public particulièrement réceptif et ouvert aux diverses explorations théâtrales tentées par les fondateurs du GTEQ. « On s'accordait aussi le droit à l'erreur, ajoute Stéphane Crête. Je pense que c'est ça qui nous a sauvés. Comme on ne se donnait que quatre semaines, on avait le droit de se tromper. Pour un acteur, le droit de se tromper sur scène, c'est rare. Ça nous procurait une liberté et, en même temps, une assurance dans ce qu'on faisait parce qu'on n'avait rien à perdre. On ne cherchait pas vraiment le flop, mais on n'en avait pas vraiment peur. » Dans un tel esprit de liberté et d'expérimentation, en particulier en ce qui concerne le jeu, des œuvres aux genres complètement différents ont vu le jour.

En octobre, la pièce *Nombril* nous transportait dans le monde de l'enfance. Assis sur des tapis, au sol, dans la petite salle de l'Espace Libre, nous nous captivions tout à coup pour l'univers d'Antoine, descendant de la lignée des Karkinsky, dont les membres, célèbres tsars, portaient tous un nombril dans le dos. La nuit venue, Antoine recevait ses grands-parents, Constantin Karkinsky et Catherine De Sèves, qui lui racontaient avec emphase les nombreuses épopées des Karkinsky. D'une simplicité rafraîchissante, cette pièce nous remettait en contact avec l'univers du théâtre pour enfants.

Le mois suivant, dans un esprit tout à fait différent, les créateurs du GTEQ nous entraînaient, avec trouble, dans une aventure bouleversante. À l'entrée du théâtre, aménagé en bureau administratif, chaque spectateur devait signer un formulaire qui l'engageait à suivre les trois initiateurs du projet sans poser de questions. S'ensuivait une attente interminable, dans une salle voisine, ponctuée par les incitations à « aller au petit



coin » de la part des comédiens. Étape suivante : nous montions dans un autobus scolaire qui prenait la route pour nous mener à une centaine de kilomètres de Montréal. Entassés dans une grange, transis par le froid, nous avons observé un homme manipuler une cage d'oiseaux dans tous les sens pour apprendre, ultimement, que « ça ne marchait pas ». Sans aucune autre explication, nous avons repris la route. Troublante expérience, en effet !



« Dans *Trouble*, on a amené les gens à Saint-Mathias-sur-le-Richelieu, et c'était la seule chose qui nous intéressait. C'est-à-dire que ce n'était pas le spectacle qui nous intéressait mais ce que les gens allaient vivre. » Gabriel Sabourin avoue avoir éprouvé énormément de plaisir à inventer de nouveaux stratagèmes pour surprendre et désarçonner le spectateur. En fait, avec le recul, les trois comédiens admettent que le théâtre ou les happenings font naître trois types d'émotion tout à fait dissociables, soit celle que vit le créateur, celle qui trouble, atteint ou émeut le spectateur et celle que ressent le comédien.

Elle. Sur la photo : Nathalie Richer, Line Nault, Nathalie Claude et Valérie Lemaire.
Photo : Kim McCraw.

À cet égard, les expériences vécues par le public et les comédiens au moment de la présentation de *Nudité*¹ illustrent de façon assez juste ces observations. Pour assister au spectacle, le public devait adopter la même tenue que celle des comédiens, soit la nudité la plus totale. En imposant cette contrainte aux gens qui venaient les voir, les membres du GTEQ suscitaient une remise en question du voyeurisme du spectateur au théâtre. Le public était également amené à partager une émotion très similaire à celle que vivait, non pas le personnage, mais l'acteur lui-même. « On a imposé des choses au monde et on était aussi mal à l'aise dans cette situation. On entrait dans une salle où le monde vivait une émotion avant même que le spectacle ait commencé », précise Louis Champagne.

Malgré le caractère très expérimental de certaines de leurs œuvres, les comédiens sont restés conscients de la difficulté d'ajouter de nouveaux éléments au répertoire théâtral québécois. En travaillant avec un mentor de la trempe de Ronfard, ils ont souvent eu l'impression que « tout avait déjà été fait ». « Personnellement, confie Stéphane Crête, je me pose beaucoup de questions, parce que je veux dépasser cette naïveté-là, cette jeunesse-là, qui parfois est mal vue. Et l'année qui vient de se terminer, bien chargée, nous a permis de ne plus nous poser de questions et de faire spontanément ce qui nous venait en tête. » Au beau milieu du stress suscité par un échéancier serré, seules importaient les trois règles du départ : « se renouveler, avoir du plaisir, être rassembleurs ».

1. Voir, à ce propos, la chronique de Michel Vaïs, « NU : c'est du grec », *Jeu* 79, 1996.2, p. 98-104.

De fait, les créateurs du GTEQ ont travaillé en collaboration avec plus de 200 comédiens et artisans du théâtre au cours de l'année. « On a pu faire travailler en même temps des amateurs, de jeunes finissants et des vieux de la vieille. De sorte que ç'a été très vivant, raconte Stéphane Crête. On a aussi été influencés par les comédiens avec qui on jouait. »

Les fondateurs du GTEQ ont laissé beaucoup de liberté aux comédiens invités, de même qu'ils se sont permis une grande latitude en ce qui concerne le style de leur jeu. Au mois de juillet, par exemple, Gabriel, Louis et Stéphane troquaient leurs pantalons pour des robes et des foulards. Juchés sur des talons hauts, d'une démarche un peu incertaine, les comédiens tentaient d'apprivoiser l'univers féminin. Au cours des représentations de la pièce *Elle*, ils ont toutefois évité d'emprunter les stéréotypes du modèle féminin en explorant un type de jeu plus introverti. Le mois suivant, *Minute* était présentée dans un ton neutre, dépourvu d'émotion. Inspirée d'articles de *Libération* et du *Progrès*, cette œuvre dramatique incitait les comédiens à adopter un style de jeu plus cérébral.



Siducie. Sur la photo : Jean-Pierre Ronfard, Gabriel Sabourin et Louis Champagne. Photo : Kim McCraw.

Au cours de « l'année de l'ébranlement », la recherche sur l'émotion a plutôt été menée sur le plan du jeu. Le spectateur sentait du moins que l'accent était mis sur cet aspect dans le travail de création. Du côté de l'écriture, les comédiens semblaient moins à l'aise. S'il pouvait être intéressant d'entendre des extraits de textes provenant de sources diverses dans plusieurs des spectacles, il faut avouer que les collages man-

quaient parfois d'homogénéité. Toutefois, comme le remarque Louis Champagne : « On ne peut pas écrire de la grande dramaturgie en dix jours. »

Le peu de temps dont disposaient les comédiens n'a pas toujours joué en leur faveur. Il est vrai que certains textes auraient eu intérêt à être peaufinés et que certaines scènes auraient pu être davantage répétées. Par contre, la spontanéité dont ont fait preuve les comédiens sur scène nous a fait vivre de nombreux moments de théâtre. Et c'est probablement ce que le public retiendra le plus de cette année : le côté humain des comédiens, leur cheminement et l'émotion qui pouvait naître de la relation développée entre ces créateurs et leurs spectateurs. ◆